Louise Minster

Eva

Nouvelle policière

EXTRAIT

I

Rue Raspail. Dix neuf heures trente. Des femmes sont assises en rang d'oignons sur leurs petits tabourets colorés. Elles s'adossent à leurs maisonnettes en bois dont les portes jouxtent directement le trottoir. Constructions pratiques mais bientôt en sursis face aux logements sociaux programmés depuis longtemps. Ce milieu s'adaptera t'il à cette vision moderne de l'habitat ?

Je viens d'arriver, j'ai l'intention de prendre mon temps. Dans ces quartiers tout le monde connaît tout le monde. J'ai de la veine, la rue est passante et les grosses cylindrées qui ralentissent déjà au niveau des femmes accaparent l'attention des habitués du lieu.

J'installe Lynda dans le kangourou bleu marine acheté spécialement pour l'occasion. C'est une magnifique fifille de quelques mois au visage de poupée.

EXTRAIT

J'embrasse rituellement ses joues roses avant d'ajuster les sangles qui me lient maladivement à elle. J'enfonce un peu plus son petit bonnet fleuri. Ce n'est pas le moment de choper la dernière saleté en vogue que tout le monde se refilait allégro.

Une berline blanche aux vitres teintées attire mon attention. Elle ne ralentit pas au niveau des femmes mais près des bars qui crachent une musique retentissante en provenance de Saint-Domingue. On dirait que cette voiture cherche la même personne que moi, l'homme nommé Tony. Aurai-je une petite chance de rentrer plus tôt ce soir ?

La nuit tombe doucement et j'ignore dans quel bar il est. La berline rode toujours… J'espère simplement que son but n'est pas identique au mien sinon les carottes sont cuites, comme dirait ma défunte mère. *On y va Lynda, aujourd'hui maman te fera prendre ton bain plus tôt.*

Tony sortit brutalement du bar d'en face. Ces trous à rat sont si sombres qu'on ne peut anticiper aucun mouvement venant de l'intérieur.

Que faisait-il là ? Et surtout avec qui ? Le lieu était trop loin de son territoire de dealer patenté pour que ce soit anodin. Sur le trottoir, Tony eu la mauvaise idée d'allumer une cigarette. La berline comme moi l'avait vu sortir. *Ah non ! Il est à moi celui là. J'ignore ce que tu lui veux. Une chose est sûre c'est qu'il n'aura pas le temps de te répondre !*

EXTRAIT

Une fourgonnette garée en face du bar m'abritait depuis quelques minutes. Les bras soulevés de Tony pour maintenir la cigarette et le briquet m'offrirent son cœur. Tir. Un seul coup doit toujours suffire lorsqu'on est tueuse à gage sinon c'est la galère avec le client. Je remis mon arme à sa place habituelle en évitant autant que possible les yeux de Lynda. Je savais d'avance ce que j'y verrais.

Je m'étais redressée en la serrant contre moi et en parfaite mère affolée je me mélangeais aux femmes qui lançaient des cris stridents. La berline avait accéléré dans un crissement de pneus. Faisons confiance aux esprits paniqués pour affirmer à la police que le tir provenait de cette voiture. La coïncidence tombait bien. *Réfléchis ma vieille… réfléchis… en était-ce vraiment une ?*

En rentrant à pied chez moi par la rue Vatable, je me disais que Tony ne quittait jamais son fief en béton armé situé dans les hauteurs de Grand Camp. Bien qu'il ait des pratiques originales avec la gente féminine, ce n'était pas le genre à aller à la rue Raspail, c'était plutôt la rue Raspail qui venait à lui. Qui était dans ce bar ? Je n'avais pas pu rester assez longtemps sur les lieux pour le savoir. Les compagnons de Tony, planqués sans doute dans une des nombreuses impasses du quartier, ont dû attendre tranquillement la tombée complète de la nuit et le départ de la police pour filer.

EXTRAIT

Lynda barbote dans son bain. Je sais qu'il me faudra encore deux jours pour croiser son regard vert émeraude. Je suis calée dans le fauteuil en ruine de ma mère que j'essaie de jeter depuis des mois, une odeur de menthe poivrée sur mes tempes pour soulager ma migraine. Quelque chose m'échappe et je déteste ça. Sonnerie de ma ligne professionnelle. Je décroche le combiné rouge sang.

« – Alors Eva, vous l'avez eu ?

– Bonsoir commissaire, l'heure tardive vous fait-elle oublier les bonnes manières ?

– Excusez-moi, bonsoir. C'est un peu tendu ici.

– J'imagine… Pour vous répondre : oui je l'ai eu. Cette balle n'était pas un cadeau de ses ennemis.

– Vous vous êtes acheté une nouvelle voiture dites-moi.

– Non le modèle est trop voyant et n'est pas dans mes moyens.

– Ah bon ?

– Je sais ce à quoi vous pensez, cela me donne mal au crâne…

– Vous avez la plaque ?

– Question inutile, je n'étais pas en mesure de prendre des notes.

– Ils vous ont vu ?

– Je n'en sais rien, c'est vous le boss. Mais vous avez raison de vous inquiéter car cette voiture cherchait Tony aussi et ce n'était pas pour lui dire bonjour !

EXTRAIT

– … Comment se porte votre fille ?

– Bien. Elle prend son bain.

– Elle était avec vous ?

– Comment pourrait-il en être autrement ? Connaissez-vous le tarif exorbitant des baby-sitters nocturnes ?

– Je suis sûr que vous pouviez faire autrement.

– ça suffit commissaire, nous en avons déjà parlé, de plus je suis allergique au paternalisme.

– Je disais ça pour la petite, elle…

– Elle va bien, merci commissaire.

– Bonne nuit. Embrassez-là de ma part.

– C'est ça. »

Non mais de quoi se mêle t-il celui-là ? On ne se connait que par le biais de ce téléphone et il veut déjà me donner des conseils sur ma manière d'opérer.

Cet homme m'avait contacté deux mois plus tôt la voix empreinte de culpabilité.

« Nous avons un problème, trop de quartiers deviennent inaccessibles. Mes hommes se font tuer ou blesser à la moindre intervention. Je n'ai plus la force de consoler leurs veuves et leurs enfants. Pouvez-vous m'aider ? »

J'avais simplement répondu : « combien ? ». C'est toujours la seule véritable question qu'on se pose.

Las de courir après les multirécidivistes qui sortaient de la prison de Fond Sarrail au bout de

EXTRAIT

quelques mois, le grand chef n'avait rien trouvé d'autre que de les faire éliminer par une spécialiste et de faire passer la gigantesque couleuvre pour des règlements de comptes entre malfrats. Qui avait dit que la guerre des gangs n'aurait pas lieu ?

J'avais accepté les six contrats qu'il m'avait proposés. Six meurtres. Mais comme toute solution d'apparence facile, quelque chose me disait que l'équation simpliste du commissaire finirait par paraître louche.

Six meurtres… Ces adorables ti moun n'étaient peut être arrivés qu'aux portes du collège, mais ils étaient loin d'être bêtes. Il fallait reconnaitre que la plupart de ces jeunes chefs de réseaux avaient un sacré sens de l'organisation et du commerce en tous genres. Sans compter des talents de cultivateurs ou de préparateurs en pharmacie. De vrais petits alchimistes en herbe qui, j'en suis sûre, n'avaient jamais du dépasser cinq de moyenne en mathématiques mais pouvaient brasser à la virgule près des milliers d'euros à la fin du mois. Education nationale, quand reconnaitras-tu le talent de tes cancres ? Cela éviterait de donner mauvaise conscience au commissaire et me permettrait de me reconvertir enfin dans la peinture, la photographie ou le cinéma, que sais-je ? Sur ces pensées douces amères je séchai Lynda et plongeai dans mon lit douillet.

EXTRAIT

II

J'en étais au numéro trois : Alex dit « Petit ours » ou « Po ». C'était à cause d'une légère obésité qui lui donnait l'air d'un gigantesque poupon. Il avait l'habitude de sillonner Lauricisque sur une moto dernier cri qui pliait sous son poids. Fervent adepte du bling bling américain, ses doigts et son cou avaient disparus depuis longtemps sous d'innombrables chaines et bagues en or dix huit carats à la provenance douteuse. Les officines d'achat d'or n'avaient fait que favoriser le vol à l'arrachée.

Je n'avais toujours pas compris l'expression du visage de Po. Autant Tony avait le regard froid et dur du type qui avait casqué durant son enfance et était bien décidé à faire crever la moitié de la ville sous sa poudreuse, autant Po croquait la vie à pleine dent comme l'éternel floup à la vanille suspendu à ses lèvres.

EXTRAIT

Ce type riait tout le temps, pourtant son regard était éteint. Les reflets de tout cet or dans ses pupilles mortes devaient tromper son monde.

Pour une fois, j'étais d'accord avec le commissaire : Po était un produit nocif. Une vilaine métaphore du plaisir dans le mal.

Assise en tailleur au milieu des photos que j'avais prises lors de mes repérages, je me sentais mal à l'aise. Je n'aurais vraiment pas aimé me retrouver sans mon arme et nez à nez dans une ruelle vide avec ce type. J'aurais pris mes jambes à mon cou. Par peur pour ma peau tout simplement.

Sa spécialité ? Le vidage en bonne et due forme de villas huppées en Grande Terre. Plus particulièrement les communes balnéaires telles que Gosier ou Sainte-Anne. Beaucoup d'entre elles avaient déjà fait les frais de ses « passages ». On ne cherchait jamais vraiment l'auteur des cambriolages quand Po était passé par là.

Sa signature ? Laisser la baraque si propre et si nette qu'on se demandait souvent s'il n'y faisait pas lui-même le ménage, au sens propre, avant de s'en aller.

Sa particularité ? Cambrioler en plein jour avec ou sans propriétaire à bord. Pas de séquestration sur place mais enlèvement et meurtre. Il les tuait après les avoir baladés des kilomètres plus loin. Ses véhicules de déménagement étaient volés, il y rangeait les propriétaires en même temps que les meubles. Ce

EXTRAIT